

Lucie

Casanova, *Histoire de ma vie*, Volume 1, Chapitre 4

Au commencement de l'automne¹, une lettre de la comtesse de Mont-Réal m'appela à sa campagne dans le Frioul à une terre qui lui appartenait, appelée Paséan. Elle devait avoir brillante compagnie avec celle de sa fille devenue dame vénitienne, qui avait esprit, et beauté, et un œil si beau qu'il la dédommageait de l'autre qu'une taie rendait affreux.

Ayant trouvé à Paséan la gaieté il ne me fut pas difficile de l'augmenter oubliant pour quelque temps la cruelle Angéla. On m'a donné une chambre rez-de-chaussée attenante au jardin, où je me suis trouvé bien logé sans me soucier de savoir de qui j'étais voisin. Le lendemain à mon réveil mes yeux furent agréablement surpris par le charmant objet qui s'approcha de mon lit pour me servir du café. C'était une fille toute jeune, mais formée comme le sont les filles de ville qui ont dix-sept ans : elle n'en avait que quatorze. Blanche de peau, noire d'yeux, et de cheveux, échevelée, et couverte de sa seule chemise et d'un jupon lacé de travers, qui laissait voir nue la moitié de sa jambe elle me regardait d'un air libre, et serein comme si j'avais été sa vieille connaissance. Elle me demanda si j'avais été content de mon lit.

— Oui. Je suis sûr que c'est vous qui l'avez fait. Qui êtes-vous ?

— Je suis Lucie, fille du concierge, je n'ai ni frères, ni sœurs, et j'ai quatorze ans. Je suis bien aise que vous n'ayez pas un valet, car je vous servirai moi-même, et je suis sûre que vous serez content.

Enchanté de ce début, je me mets sur mon séant; elle me passe ma robe de chambre me disant cent choses que je ne comprenais pas. Je prends mon café interdit autant qu'elle était à son aise; et étonné d'une beauté à laquelle il était impossible d'être indifférent. Elle s'était assise sur le pied de mon lit, ne justifiant la liberté qu'elle prenait que par un rire qui disait tout. Son père et sa mère entrèrent que j'avais encore la tasse à la bouche. Lucie ne bouge pas: elle les regarde ayant un air de se pavaner du poste dont elle avait pris possession. Ils la grondent avec douceur, me demandant excuse pour elle.

Ces bonnes gens me disent cent honnêtetés; et Lucie part pour ses affaires. Ils m'en font l'éloge : c'est leur enfant unique, chéri, la consolation de leur vieillesse. Lucie leur est obéissante ; elle craint DIEU, elle est saine comme un poisson; elle n'a qu'un défaut.

— Quel est-il ? Elle est trop jeune. Charmant défaut.

Dans moins d'une heure je me trouve convaincu que je parlais à la probité, à la vérité, aux vertus sociales, et au vrai honneur.

Voilà Lucie qui rentre, toute riante, débarbouillée, coiffée à sa guise, chaussée, vêtue, et qui après m'avoir fait une révérence de village va donner des baisers à sa mère, puis va s'asseoir sur les genoux de son père ; je lui dis de s'asseoir sur le lit; mais elle dit que tant d'honneur ne lui convient pas quand elle est vêtue.

¹ Au commencement de l'automne : La villégiature d'automne, pour les Vénitiens, durait habituellement du 4 octobre (Saint-François) au 11 novembre (Saint-Martin). -G.

L'idée simple, innocente, et enchanteresse que je trouve dans cette réponse, me fait rire. J'examine si elle était alors plus jolie qu'une heure auparavant, et je décide pour l'auparavant. Je la mets au-dessus, non seulement d'Angéla, mais de Bettine aussi.

Le friseur vient, l'honnête famille s'en va, je m'habille, je monte et je passe la journée très gaiement comme on la passe à la campagne en compagnie choisie. Le lendemain à peine réveillé je sonne, et voilà Lucie qui reparait devant moi la même que la veille surprenante dans ses raisonnements, et dans ses manières. Tout dans elle brillait sous le charmant vernis de la candeur, et de l'innocence. Je ne pouvais pas concevoir comment étant sage, et honnête, et point du tout bête, elle ignorait qu'elle ne pouvait s'exposer ainsi à mes yeux sans crainte de m'enflammer. Il faut, me disais-je, que n'attachant aucune importance à certains badinages, elle ne soit pas scrupuleuse. Dans cette idée, je me décide à la convaincre que je lui rendais justice. Je ne me sens pas coupable vis-à-vis de ses parents, car je les suppose aussi insoucieux qu'elle. Je ne crains pas non plus d'être le premier à alarmer sa belle innocence, et à introduire dans son âme la ténébreuse lumière de la malice. Ne voulant enfin ni être la dupe du sentiment, ni en agir contre, j'ai voulu m'éclaircir. J'allonge sans façon une main libertine sur elle, et par un mouvement qui semble involontaire, elle recule, elle rougit, sa gaieté disparaît, et elle se tourne faisant semblant de chercher, elle ne savait pas quoi, jusqu'à ce qu'elle se trouve délivrée de son trouble. Cela s'est fait dans une minute. Elle s'approche de nouveau, ne lui restant que la honte de s'être laissé connaître malicieuse, et la peur d'avoir mal interprété une action, qui de ma part aurait pu ou être innocente ou du bel usage. Elle riait déjà. J'ai vu dans son âme tout ce que je viens d'écrire, et je me suis hâté de la rassurer. Voyant que je risquais trop par l'action, je me suis proposé d'employer la matinée du lendemain à la faire parler.

Après avoir pris mon café je l'interromps sur un propos qu'elle me tenait pour lui dire qu'il faisait froid, et qu'elle ne le sentirait pas se mettant près de moi sous la couverture.

— Vous incommoderai-je ?

— Non, mais je pense que ta mère pourrait entrer.

— Elle ne pensera pas à malice.

— Viens. Mais tu sais quel risque nous courons.

— Certainement, car je ne suis pas bête; mais vous êtes sage, et qui plus est prêtre.

— Viens donc, mais ferme auparavant la porte.

— Non, non, car on penserait que sais-je.

Elle vint donc à la place que je lui ai fait me faisant un long conte auquel je n'ai rien compris, car dans cette position, ne voulant pas me rendre aux mouvements de la nature, j'étais le plus engourdi de tous les hommes. L'intrépidité de Lucie, qui certainement n'était pas feinte, m'en imposait au point que j'avais honte à lui faire voir clair. Elle me dit enfin que quinze heures² venaient de sonner, et que si le vieux comte Antonio descendait, et nous voyait là comme nous étions il dirait des plaisanteries qui l'ennuieraient. C'est un homme, me ditelle,

2 Quinze heures : Le calcul des heures à l'italienne (en usage jusqu'à la fin du XVIII^e siècle) commençait avec l'angélus, une demi-heure après le coucher du soleil. En septembre, le soleil se couchait vers sept heures; quinze heures étaient donc vers dix heures du matin.

que quand je le vois je me sauve. Je m'en vais parce que je ne suis pas curieuse de vous voir sortir du lit.

Je suis resté là, plus d'un quart d'heure immobile, et à faire pitié, car j'étais vraiment en état de violence. Les raisonnements dans lesquels je l'ai engagée le lendemain, sans la faire entrer dans mon lit, finirent de me convaincre qu'elle était à juste titre l'idole de ses parents, et que la liberté de son esprit, et sa conduite sans gêne ne venaient que de son innocence, et de la pureté de son âme. Sa naïveté, sa vivacité, sa curiosité, son- fréquent rougir lorsqu'elle me disait des choses qui m'excitaient à rire, et dans lesquelles elle n'entendait pas finesse, tout me faisait connaître que c'était un ange incarné qui ne pouvait manquer de devenir la victime du premier libertin qui l'entreprendrait. Je me sentais bien sûr que ce ne serait pas moi. La seule pensée me faisait frémir. Mon amour-propre même garantissait l'honneur de Lucie à ses parents honnêtes qui me l'abandonnaient ainsi, fondés sur la bonne opinion qu'ils avaient de mes mœurs. Il me semblait que je deviendrais le plus malheureux des hommes en trahissant la confiance qu'ils avaient en moi. J'ai donc pris le parti de souffrir, et sûr d'obtenir toujours la victoire, je me suis déterminé à combattre, content que sa présence fût la seule récompense de mes désirs. Je n'avais pas encore appris l'axiome que *tant que le combat dure, la victoire est toujours incertaine*³.

Je lui ai dit qu'elle me ferait plaisir à venir de meilleure heure, et à me réveiller même si je dormais, car moins je dormais mieux je me portais. Ainsi les deux heures de discours devinrent trois qui passaient comme un éclair. Lorsque sa mère qui la cherchait la trouvait assise sur mon lit, elle n'avait plus rien à lui dire, admirant la bonté que j'avais de la souffrir. Lucie lui donnait cent baisers. Cette trop bonne femme me priait de lui donner des leçons de sagesse, et de lui cultiver l'esprit. Après son départ Lucie ne croyait pas d'être plus libre. La compagnie de cet ange me faisait souffrir les peines de l'enfer. Dans la tentation continuelle où j'étais d'inonder de baisers sa physionomie, lorsqu'en riant elle la mettait à deux doigts de la mienne me disant qu'elle désirait être ma sour, je me gardais bien de prendre ses mains entre les miennes; un seul baiser que je lui aurais donné aurait fait sauter en l'air l'édifice, car je me sentais devenu une vraie paille. Je m'étonnais toujours quand elle partait, d'avoir obtenu la victoire; mais insatiable de lauriers il me tardait de voir le retour du lendemain pour renouveler le doux, et dangereux combat. *Ce sont les petits désirs qui rendent un jeune homme hardi : les grands l'hébetent.*

Au bout de dix à douze jours, me trouvant dans la nécessité de finir, ou de devenir scélérat, j'ai choisi de finir parce que rien ne m'assurait d'obtenir le salaire dû à ma scélérateuse dans le consentement de l'objet qui me l'aurait fait commettre. Lucie devenue dragon lorsque je l'aurais mise dans le cas de devoir se défendre, la porte de la chambre étant ouverte, m'aurait exposé à la honte, et au triste repentir. Cette idée m'effrayait. Il fallait finir, et je ne savais comment m'y prendre. Je ne pouvais plus résister à une fille qui, à la pointe du jour n'ayant au-dessus de sa chemise qu'un jupon, courait avec la gaieté dans l'âme sur moi me demandant comment j'avais dormi, et me mettant les paroles sur les lèvres. Je retirais ma tête, et en riant elle me reprochait ma peur tandis qu'elle n'en avait pas. Je lui répondais très ridiculement qu'elle se trompait, si elle croyait que j'eusse peur d'elle qui n'était qu'une enfant. Elle me répondait que la différence de deux ans n'était rien.

3 Incertaine : Peut-être Casanova voulait-il citer ici le proverbe « Il ne faut pas chanter victoire avant le combat ».

N'en pouvant donc plus, et devenant tous les jours plus amoureux, précisément à cause du spécifique des écoliers qui désarme en épuisant dans le moment la puissance, mais qui *irritant la nature l'excite à la vengeance qu'elle exerce en redoublant les désirs du tyran qui l'a domptée*, j'ai passé toute la nuit avec le fantôme de Lucie devant mon esprit triste d'avoir décidé de la voir le matin pour la dernière fois. Le parti de la prier elle-même de ne plus venir me parut superbe, héroïque, unique, immanquable. J'ai cru que Lucie non seulement se prêterait à l'exécution de mon projet; mais qu'elle concevrait de moi la plus haute estime pour tout le reste de sa vie.

La voilà à la première clarté du jour flamboyante, radieuse, riante, échevelée, courant à moi à bras ouverts; mais devenant tout d'un coup triste parce qu'elle m'aperçoit pâle, défait, et affligé.

— Qu'avez-vous donc, me dit-elle.

— Je n'ai pas pu dormir.

— Pourquoi ?

— Parce que je me suis déterminé à vous communiquer un projet triste pour moi, mais qui me gagnera toute votre estime.

— S'il doit vous concilier mon estime, il doit, au contraire, vous rendre gai. Dites-moi pourquoi m'ayant tutoyée hier, vous me parlez aujourd'hui comme à une demoiselle. Que vous ai-je fait ? Monsieur l'abbé. Je m'en vais chercher votre café, et vous me direz tout après l'avoir pris. Il me tarde de vous entendre.

Elle va, elle revient, je le prends, je suis sérieux, elle me dit des naïvetés qui me font rire, elle s'en réjouit; elle remet tout à sa place, elle va fermer la porte parce qu'il faisait du vent, et ne voulant pas perdre un seul mot de ce que j'allais lui dire, elle me dit de lui faire un peu de place. Je la lui fais sans rien craindre, parce que je me croyais égal à un mort.

Après lui avoir fait une fidèle narration de l'état dans lequel ses charmes m'avaient mis, et des peines que j'avais soutenues pour avoir voulu résister au penchant de lui donner des marques évidentes de ma tendresse, je lui représente que ne pouvant plus endurer les tourments que sa présence causait à mon âme amoureuse, je me voyais réduit à devoir la prier de ne plus se montrer à mes yeux. L'ample vérité de ma passion, le désir qu'elle conçût que l'expédient que j'avais choisi était le plus grand effort d'un amour parfait me fournirent une éloquence sublime. Je lui ai peint les conséquences affreuses qui pourraient nous rendre malheureux, si nous allions agir autrement de ce que sa vertu et la mienne m'avaient contraint à lui proposer.

A la fin de mon sermon, elle essuya mes larmes avec le devant de sa chemise, sans songer que par cet acte charitable elle étalait à mes yeux deux rochers faits pour faire faire naufrage au pilote le plus expert.

Après un moment de scène muette, elle me dit d'un ton triste que mes pleurs l'affligeaient, et qu'elle n'aurait jamais pu deviner de pouvoir me donner motif d'en verser. Tout votre discours, me dit-elle, m'a fait voir que vous m'aimez beaucoup ; mais je ne sais pas pourquoi vous puissiez en être tant alarmé, tandis que votre amour me fait un plaisir infini.

Vous me bannissez de votre présence parce que votre amour vous fait peur. Que feriez-vous, si vous me haïssiez ? Suis-je coupable parce que je vous ai rendu amoureux ? Si c'est un crime, je vous assure que, n'ayant pas eu l'intention de le commettre, vous ne pouvez pas en conscience m'en punir. Il est cependant vrai que j'en suis un peu bien aise. Pour ce qui regarde les risques qu'on court quand on s'aime, et que je connais très bien, nous sommes les maîtres de les défier. Je m'étonne que quoique ignorante cela ne me paraisse pas difficile, tandis que vous, qui, à ce que tout le monde dit, avez tant d'esprit, craignez. Ce qui me surprend est que l'amour, n'étant pas une maladie, il ait pu vous rendre malade, tandis que l'effet qu'il fait sur moi est tout à fait le contraire. Serait-il possible que je me trompasse, et que ce que je sens pour vous ne fût pas de l'amour ? Vous m'avez vue si gaie en arrivant parce que j'ai rêvé à vous toute la sainte nuit ; mais cela ne m'a pas empêché de dormir, excepté que je me suis réveillée cinq à six fois pour savoir si c'était vraiment vous que j'avais entre mes bras. D'abord que je voyais que ce n'était pas vous, je me rendormais pour rattraper mon rêve, et j'y réussissais. N'avais-je pas raison ce matin d'être gaie ? Mon cher abbé, si l'amour est un tourment pour vous, j'en suis fâchée. Serait-il possible que vous fussiez né pour ne pas aimer ? Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez, excepté que, quand même votre guérison en dépendrait, je ne pourrai jamais cesser de vous aimer. Si cependant pour guérir vous avez besoin de ne m'aimer plus, dans ce cas faites tout ce que vous pouvez, car je vous aime mieux vivant sans amour que mort par amour. Voyez seulement si vous pouvez trouver un autre expédient, car celui que vous m'avez communiqué m'afflige. Pensez. Il se peut qu'il ne soit pas si unique qu'il vous semble. Suggérez m'en un autre. Fiez-vous à Lucie.

Ce discours vrai, naïf, naturel me fit voir combien l'éloquence de la nature est supérieure à celle de l'esprit philosophique. J'ai serré pour la première fois entre mes bras cette fille céleste lui disant : *Oui, ma chère Lucie ; tu peux porter au mal qui me dévore le plus puissant légitif ; laisse-moi baiser mille fois ta langue, et ta bouche divine qui m'a dit que je suis heureux.*

Nous passâmes alors une bonne heure dans le plus éloquent silence, excepté que Lucie s'écriait de temps en temps. Ah ! mon Dieu ! Est-il vrai que je ne rêve pas ? Je l'ai malgré cela respectée dans l'essentiel, et précisément parce qu'elle ne m'opposait la moindre résistance. C'était mon vice.

Je suis inquiète, me dit-elle d'un coup ; mon cœur commence à me parler. Elle saute du lit, elle le raccommode vite, et elle va s'asseoir sur le pied. Un instant après, sa mère entre, et referme la porte disant que j'avais raison car le vent était fort. Elle me fait compliment sur mes belles couleurs disant à sa fille d'aller s'habiller pour aller à la messe. Elle revint une heure après me dire que le prodige qu'elle avait fait la rendait glorieuse, car la santé qu'on me voyait la rendait mille fois plus certaine de mon amour que l'état pitoyable dans lequel elle m'avait trouvé le matin. Si ton parfait bonheur, me dit-elle, ne dépend que de moi, fais-le. Je n'ai rien à te refuser.

Elle me laissa alors ; et malgré que mes sens flottassent encore dans l'ivresse, je n'ai pas manqué de réfléchir que je me trouvais au bord du précipice ; et que j'avais besoin d'une grande force pour m'empêcher d'y tomber.

Ayant passé tout le mois de septembre à cette campagne je me suis trouvé onze nuits de suite en possession de Lucie qui sûre du bon sommeil de sa mère vint les passer entre mes bras.

Ce qui nous rendait insatiables était une abstinence, à laquelle elle fit tout ce qu'elle put pour me faire renoncer. Elle ne pouvait goûter la douceur du fruit défendu qu'en me le laissant dévorer. Elle tenta cent fois de me tromper me disant que je l'avais déjà cueilli, mais Bettine m'avait trop bien instruit pour qu'on pût m'en imposer. Je suis parti de Paséan en l'assurant d'y retourner au printemps; mais en la laissant dans une situation d'esprit qui dut être la cause de son malheur. Malheur que je me suis bien reproché en Hollande, vingt ans après, et que je me reprocherai jusqu'à ma mort.

Trois ou quatre jours après mon retour à Venise, j'ai repris toutes mes habitudes redevenant amoureux d'Angéla, espérant de parvenir au moins à ce où j'étais parvenu avec Lucie. Une crainte que je ne trouve pas aujourd'hui dans ma nature, une terreur panique des conséquences fatales à ma vie à venir m'empêchait de jouir. Je ne sais pas si j'ai jamais été parfaitement honnête homme ; mais je sais que les sentiments que je chérissais dans ma première jeunesse étaient beaucoup délicats que ceux auxquels je me suis habitué à force de vivre.